

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 98 (1953)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Défense sur de grands fronts en 1942  
**Autor:** Le Bret  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-342545>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Défense sur de grands fronts en 1942

---

En avril 1942, guéri de mes blessures, je rejoignis mon rgt.

Vers la fin de l'automne précédent, de durs combats l'avaient amené dans les faubourgs de Moscou. En avril 1942, il se trouvait à 150 km. au S.W. de Moscou, *près de l'autostrade Roslawl-Moscou face à Mosaisk (SE-S)*. En 10 mois, le fier rgt. du 22 juin 41 était devenu méconnaissable. Un seul des officiers qui avaient franchi le Boug était présent. Les autres ? tombés, disparus, gelés, blessés, quelques-uns guéris, rejoignirent plus tard. Le rgt. s'était fondu en un bat. Par l'arrivée de nouveau complément, d'anciens blessés et de recrues, j'eus la possibilité d'organiser un second bat. avec des cp. de 50 hommes. Des 6 can. inf. 155 mm. de la div. il n'en restait plus qu'un. Les cdt. cp. étaient pour la plupart de jeunes lieutenants et les bons cadres subalternes, durement éprouvés, faisaient défaut. La troupe se composait en partie de blessés récupérés, en partie « Ersatz », c'est-à-dire de jeunes gens instruits en peu de temps et non aguerris.

Le front attribué au rgt. s'étendait sur 7 km. Ses 6 cp. mises en ligne devaient tenir chacune 1200 m. Durant 10 mois, je ne pus en relever aucune et je dus me borner à envoyer quelques hommes se reposer à l'« Erholungsheim » de la div. La nuit, outre les sentinelles, il fallait envoyer des patrouilles de reconnaissance et améliorer les tranchées. Tous les gradés étaient sur pied et exerçaient un contrôle continu afin d'éviter un relâchement de la surveillance. Les hommes étaient épuisés et les cdt. cp. s'efforçaient vainement de leur accorder quelques jours de repos.

Bien que le secteur eût été relativement tranquille, il ne nous en coûta pas moins 5 hommes par jour soit, en 10 jours, une cp. ! Comme réserve, le rgt. ne disposait que de la sct. de pionniers, forte de 100 hommes, de quelques cavaliers et de son détachement d'alarme.

Je n'aurais pas demandé mieux que de me constituer — selon le règlement — une forte réserve, mais c'eût été faciliter l'infiltration que les Russes pratiquaient avec une habileté sans pareille. Découvraient-ils un passage non gardé, ils en profitaient, soit pour tenter immédiatement un coup de main contre un EM, soit pour se rassembler au compte-gouttes sans se démasquer, même si l'on passait à leur portée, jusqu'au moment où ils se sentaient suffisamment forts pour le forcer. C'est ainsi que le PC d'un bat. de mon voisin de gauche fut anéanti en une nuit. L'autostrade, nécessaire au ravitaillement, n'était pas seulement battue souvent par l'artillerie, elle était aussi parfois coupée par les partisans. Au printemps, lorsque intervint le dégel et que la viande gelée des chevaux devint immangeable, le front fut souvent attaqué à revers par ces partisans agissant en petits groupes.

Durant 10 mois, je fus presque chaque nuit en route vers mes deux bat. dans les tranchées en toute première ligne, et fréquemment j'appris que soit le cdt. div. soit le cdt. de corps m'avaient déjà précédé.

Le cdt. rgt. ne disposait que de 20 coups par jour dans le gr. art. qui lui était attribué, toujours sur le front de 7 km. Aussi, malgré une collaboration excellente, beaucoup d'objectifs que l'on aurait pu battre avec succès durent être épargnés.

Les Russes se servaient avec maîtrise de canons isolés, poussés très en avant et qui changeaient chaque jour d'emplacement. Après quelques coups bien ajustés, les pièces disparaissaient sous la terre comme dans un garage souterrain. Nous imitâmes avec succès ce procédé avec nos canons d'infanterie et antichars.

Dans la guerre de position, les endroits critiques sont les *points de soudure*. Souvent, je reçus à ce propos la visite du cdt. div., du cdt. corps, voire du cdt. de l'armée, mais aucun d'eux ne put jamais me dire s'il pourrait m'aider et comment. Je décidai de former une cp. de réserve avec le renfort reçu le 13 juillet et de la placer derrière la soudure à ma droite.

Au cours de l'après-midi et du soir de ce jour-là, les Russes augmentèrent de façon anormale le tir de leur artillerie. Les optimistes pensaient que c'était le prélude à une retraite de l'adversaire, mais, le lendemain, on se rendit compte qu'il s'agissait de la préparation d'une attaque, déclenchée le 14 et soutenue par une concentration de feux de l'artillerie et des chars. A cette époque, les canons antichars légers étaient encore poussés très en avant, c'est-à-dire presque dans les tranchées en première ligne. La poussée des blindés russes fut telle que non seulement ces canons furent anéantis, mais qu'ils parvinrent jusqu'à la position principale qu'ils écrasèrent littéralement. Une partie de notre cp. de droite fut capturée. Le gr. de chasseurs de chars de la div. parvint à arrêter l'attaque et la cp. de réserve, arrivée la veille, put, bien que mal conduite et en abandonnant un village, rétablir la situation par une contre-attaque. Mais la chose principale, l'on avait réussi à séparer les blindés ennemis de leur infanterie. L'artillerie nous fournit un précieux concours. Ses observateurs, poussés dans les cp. de première ligne, purent, grâce aux munitions économisées précédemment, atteindre avec succès tous les objectifs signalés par l'inf. Sur le point particulièrement menacé, ma droite, les Stukas s'en prirent aux chars et brisèrent finalement l'attaque. Fait à noter : beaucoup de chars russes abattus devant la position principale, disparurent la nuit. Les Russes réussirent souvent ce tour de force.

Aucune réserve ne me parvint ce jour-là et durant plusieurs jours, attaques et contre-attaques ne cessèrent d'alterner. Dès le début de l'attaque, j'avais occupé mon *PC* à la

hauteur de celui des bat. et derrière ma droite. Cela me permit d'assurer la collaboration de la défense antichars et de l'artillerie. Du même coup, j'étais mieux à même d'exercer mon influence personnelle souvent nécessaire à l'avant.

Les pertes furent lourdes. Durant 8 jours, elles se chiffèrent par 1 bat. tous les 2 jours, troupes qui me furent fournies par les voisins. Le succès fut souvent dû à l'*action de quelques hommes résolus*. Un pionnier, nouveau venu, se lança avec une mine contre un char russe et y mit le feu. De même certaines contre-attaques furent réussies par une poignée d'hommes conduits par un sous-officier énergique.

Ce qui mit les nerfs de la troupe à plus rude épreuve, ce furent les *Stalinorgel*, pièces à quadruple canons qui, à la façon de mitrailleuses, surprenaient par leur feu concentré sur certains objectifs. Leur bruit infernal interrompait toute conversation téléphonique, même lorsque les points de chute se trouvaient à une distance de 3 à 4 km., et exerçait un effet particulièrement démoralisant. Leur effet matériel en revanche n'était pas considérable.

Dans toute situation critique, les *transmissions* jouent un rôle considérable. Le plus souvent, mon rgt. ne disposait que de liaisons par fil. Or, au cours du seul premier jour de l'attaque, mes braves téléphonistes durent, en terrain découvert et sous le feu, repérer 54 fois les ruptures de fil et 54 fois les réparer.

La faillite des transmissions par fil aux moments décisifs paralysent non seulement l'action du commandement, mais aussi le recours à l'artillerie, handicap d'autant plus fâcheux que les appareils de radio qui n'avaient pas été perdus dans les combats précédents, ne fonctionnaient pas. Plus tard, j'ai eu l'occasion d'admirer la dotation fantastique des Américains en moyens de radio et de les envier.

Extrêmement difficile s'est révélée la *collaboration avec l'aviation*. Un nouveau bat., qui m'avait été attribué le 4<sup>e</sup> jour de l'attaque, devait, à la suite d'une préparation par

des Stukas, reprendre un village. Un plan rigoureux avait été établi. Il fixait à une minute près la préparation d'artillerie et l'exploration. Chaque cp. connaissait la largeur de son secteur d'attaque et son objectif. Soudain, la div. fait savoir que l'intervention des Stukas est retardée d'une demi-heure. Que faire ? A supposer que le fil fonctionne, j'aurais pu encore atteindre l'artillerie, peut-être aussi les cdt. bat. C'était toutefois moins probable, car ils avaient déjà quitté leur PC et gagné la base de départ. Même avertis, ils étaient incapables d'aviser toutes les cp. et par celles-ci les sections et les groupes. Je résolus d'attaquer sans attendre les Stukas. Mon rgt. réussit à atteindre son objectif, à rejeter l'ennemi de nos anciennes positions. Mais peu après nous en étions chassés à notre tour. Ce manque de collaboration nous avait coûté de lourdes pertes. Peu après, les Russes reportèrent leur attaque dans un autre secteur, celui de Ryev.

A ce propos, une remarque. On a tendance à sous-estimer la durée d'une action, même si l'on multiplie par 2 le temps que l'on a jugé nécessaire. Au cours de l'avance, il m'est arrivé souvent de recevoir l'ordre de rassembler mon régiment une heure après que — selon cet ordre — le rgt. aurait dû être en place.

#### *Impressions sur le soldat russe et sa façon de combattre.*

Le Russe est le soldat le plus endurci, le plus sobre et le plus patient. Etre primitif, resté près de la nature, il se soumet à une discipline de fer. Des jours durant et par 20-30° sous zéro, il peut rester immobile dans la neige pour que l'on ne repère pas ses traces. Du pain sec lui suffit pendant des semaines. Souvent, il se meut derrière un buisson ou un petit arbre, poussé si habilement devant lui que nos sentinelles ne remarquaient aucun mouvement. Il peut rester immobile à genoux pendant des heures. De nuit, rampant comme un fauve, il s'approche des tranchées, surprend quelque

sentinelle et disparaît avec elle. Des prisonniers géorgiens nous ont démontré ce procédé. Le Russe est doué d'un flair merveilleux pour repérer les mines. Il les évite même là où ceux des nôtres, qui les avaient posées, en furent victimes. Nous avons de la sorte constamment été menacés.

Un exemple de l'acharnement mis par les Russes à se battre est fourni par les équipages des chars immobilisés derrière nos lignes. Lorsque nos hommes s'en approchaient, ils étaient régulièrement reçus à coup de feu.

Colonel VON LE BRET

---

## Développement de l'artillerie avant, pendant et après la guerre mondiale N° 2

---

Le rôle joué par l'artillerie dans le dernier conflit mondial a varié en importance suivant les époques.

1939-1941 : il semble que l'importance de cette arme a diminué. La campagne éclair de 1940 fait passer l'artillerie au second plan, derrière le couple char/avion, qui a mené la bataille si rapidement que l'adversaire n'a pas eu le temps, ni la faculté de concentrer de grosses masses d'artillerie. Nombreux sont les groupes — d'art. lourde surtout — qui, en France, se sont repliés sans avoir tiré un seul coup de canon. Le manque d'arme ach. efficace conduit même le Haut Commandement français à engager la plus grande partie des canons de l'art. divisionnaire en antichars. Lors de l'offensive allemande, en 1941, les Russes ne feront pas mieux, ni les Américains en Corée en 1947, au cours de leur retraite en direction de Fusan.

Mais le règne du char devait cesser le jour où l'antichar était devenu assez fort pour lui barrer le passage et le rendre craintif du même coup. De son côté, l'aviation essayait peu à peu le feu